

WALLENHORST, N., 2014, « Le lycée raconté par les élèves », in M. LANI-BAYLE, M. PASSEGGI (sous la dir.), *Raconter l'école en cours de scolarité*, Paris, L'Harmattan ; suite au Colloque *Raconter l'école en cours de scolarité*, Université de Nantes, 14 et 15 novembre 2013.

Le lycée raconté par les élèves

Travail scolaire et place de l'école dans la vie de l'adolescent

Nathanaël Wallenhorst¹

Les jeunes Français, qui disent vivre leur quotidien « sous pression », sont les plus pessimistes de tous les Européens (Galland, 2009). L'école occupe la majeure partie du temps des lycéens, elle est au centre de leurs préoccupations et sa place est déterminante dans la réussite de leur vie. Il va de soi qu'il faut travailler à l'école pour réussir dans la vie ; il va de soi qu'on ne peut réussir sans avoir été « sanctifié » par l'école. Pourquoi l'école est-elle si importante et centrale dans la vie d'un lycéen en France ? Que disent-ils de leur quotidien ? Un détour par l'ailleurs, l'Allemagne en l'occurrence, apporte des éléments nouveaux d'analyse de l'expérience scolaire des élèves.

Nous avons travaillé sur une population de 127 lycéens français et allemands ayant participé à un programme de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse et ayant été immergés six mois dans le système scolaire de l'autre (Wallenhorst, 2013). Nous avons ainsi recueilli 1 300 pages de discours sur l'école. Toutes ces données ont été entrées dans le logiciel d'aide à l'analyse qualitative HyperRESEARCH. Dans cet article, nous parlerons de l'expérience scolaire de ces lycéens français et allemands, que l'on peut catégoriser comme « vrais lycéens » (ou « bons lycéens ») selon la classification de Dubet.

Alors que les élèves en marge de l'école – dits en « échec scolaire » – font l'objet de plusieurs recherches (Bautier et Rochex, 1998 ; Charlot, Bautier et Rochex, 2000 ; Dubet, 1987 – cette liste n'est pas exhaustive), l'expérience des élèves en réussite scolaire n'est que très rarement analysée. Et si elle apportait des éléments nouveaux et pertinents de compréhension de l'expérience scolaire de l'ensemble des lycéens ?

À partir de leurs discours, nous avons principalement développé deux thématiques : la question de la relation aux enseignants et le travail scolaire et la place de l'école dans la vie de l'adolescent. Nous approfondirons quelques éléments de cette seconde thématique et nous « contenterons » de rapporter ce que nous ont dit les élèves rencontrés.

¹ EXPERICE (Paris 13), IFF Europe (UCO).

I. IMPORTANCE DU TRAVAIL SCOLAIRE²

« Le temps qu'ils passent à lire le journal, nous on le passe à l'école. » (Vincent, F)

« L'école appartient à la vie, mais la vie ça n'est pas l'école³. » (Kristin, A)

1. TRAVAIL ET PERFORMANCE⁴

Pour les Allemands, le rythme de travail est plus intensif en France qu'il ne l'est en Allemagne. Ils constatent une « orientation au travail⁵ » qui n'est pas mauvaise en soi si elle n'est pas excessive. En France, selon eux, il n'est désormais plus possible de faire ses devoirs « à l'arrache » (expression d'un Allemand) comme cela était le cas en Allemagne. Pour certains élèves, l'expérience scolaire en France nécessite une attention sans relâche, comparable aux « sportifs de haut niveau » :

On doit toujours donner plus, plus, plus, ça monte toujours. Il faut toujours se maintenir au même niveau, donc travailler plus, alors qu'en Allemagne, tu as travaillé un peu, et donc après tu peux te reposer. En France, tu dois toujours travailler plus, plus, plus. (Cécile, F)

En France, il s'agit d'apprendre à faire les choses « vite et bien, vite et efficacement » (Gwenaëlle, F). Le travail – particulièrement le travail intensif – et l'effort sont valorisés au sein du système scolaire : « Pour moi, je vais dire que le rythme scolaire français, je l'aime beaucoup parce qu'il est très fatigant... » (Marie, F) Nombre des adolescents français rencontrés aiment travailler, même si tous ne « l'avouent » pas facilement : « Je sais que le système français m'a un peu manqué... mais bon, si je dis ça à mes copains, ils vont se moquer de moi... je sais que quand je suis au lycée, j'aime bien travailler. » (Emmanuel, F)

Dans les discours des adolescents, en France, le moteur principal de mise au travail n'est pas ce qui plaît à l'élève, mais ce qu'il doit faire pour réussir. Certains adolescents observent ainsi que les élèves français ne font pas nécessairement ce qui les passionne, parce qu'ils doivent réussir : « Les Français veulent surtout avoir un métier très, très haut placé, je pense. » (Perrine, F) Après six mois en Allemagne, Antoine (F) cherche à comprendre ses pairs, à dégager des logiques de l'action que la situation interculturelle lui a permis de mettre au jour. Selon lui, le travail en France n'est pas associé au plaisir mais à la réussite personnelle, dont la fonction est :

2 Cet article reprend ce que nous avons développé dans *L'école en France et en Allemagne. Regard de lycéens, comparaison d'expériences scolaires*, Bern, Peter Lang, 2013.

3 « *Die Schule gehört zum Leben, aber Leben ist nicht Schule.* »

4 Comme régulièrement dans notre travail, l'analyse n'est pas complètement symétrique et porte plus sur l'expérience scolaire française.

5 « *Arbeitseinstellung* ».

[...] essayer, je pense, au niveau de la société, peut-être se prouver quelque chose ! Je sais pas, je suis pas sociologue, moi j'essaye de décoder un peu, j'essaye de comprendre, parce que pour moi ça me dépasse... Pour moi, c'est totalement... pour moi, c'est inhumain. Il n'y a pas que la réussite dans la vie.

Ces six mois en Allemagne lui ont permis de découvrir qu'« on n'est pas tout seul. On fonctionne dans une société, et qu'il n'y a pas que l'école qui compte. Il y a aussi des relations entre humains qui comptent ».

Chez Estelle (F), comme chez de nombreux Français, on parle de l'école en permanence : à table, durant les vacances... c'est ce qui occupe toutes les conversations, car pour sa famille « réussir à l'école, c'est très important ». Lorsque nous lui demandons pourquoi l'école est si importante, elle répond : « Parce que tout est fondé en France sur l'école. Oui, il faut avoir des bonnes notes si tu veux réussir, il faut être la meilleure... En Allemagne, je crois que si tu ne réussis pas à l'école, ça n'est pas dramatique. ». Pour les Français, la réussite est d'une importance capitale et l'échec scolaire dramatique, les élèves travaillent donc en investissant toute leur énergie. Lorsque Rayou interroge les lycéens français sur leurs projets, il constate « beaucoup de calcul et bien peu d'enthousiasme » (Rayou, 1998).

Nous remarquons même, chez plusieurs Français, un renversement du stéréotype stipulant que la discipline, la rigueur, le labeur, le travail acharné avec abnégation de soi caractérisent les Allemands, alors que la fantaisie, le laxisme, le manque de rigueur et de discipline sont des caractéristiques françaises : « Je pense qu'on est beaucoup plus disciplinés, alors que j'avais des préjugés comme quoi les Allemands étaient beaucoup plus sévères. Et en fait, c'est totalement faux. » (Marie, F) Cependant, l'inversion du stéréotype n'est pas complète puisque les Allemands seraient plus disciplinés lorsqu'il s'agit de traverser un passage piéton : « À l'école, il n'y en a pas beaucoup [de la discipline], par contre pour passer au feu rouge (*rires*), pour attendre que le petit bonhomme soit vert, il y a de la discipline. » (Alexandra, F)

2. LE BESOIN D'APPRENDRE

a. Avoir l'impression d'apprendre

Les adolescents français ont besoin d'apprendre, ils aiment avoir du travail à faire : « C'est pour ça que je préfère la scolarité en France [...] il y a toujours quelque chose à faire. On rentre, on travaille, on travaille, on travaille, d'accord, mais il y a toujours quelque chose à faire d'intéressant. » (Éveline, F) Alors qu'Anne (F) se dit moins « assommée » de devoirs en Allemagne, elle préfère la France, où elle a au moins « l'impression d'apprendre ». Dans cette perspective, la contrainte et l'exigence de l'enseignant sont les révélateurs les plus saillants du sentiment d'apprendre : « J'ai une prof de français qui est très strict, très sévère [...] j'aime

bien mon prof de français, j'aime parce qu'avec lui, j'ai vraiment l'impression d'apprendre. » (Marie, F) Avoir l'impression d'apprendre est donc déterminant pour les Français et atteste d'une non-perte de temps. Dans le discours des élèves français, l'un des critères principaux permettant de distinguer ce qui est bien de ce qui ne l'est pas, le juste du non-juste, est l'avancée du travail. Les Français ont donc davantage l'impression d'apprendre dans leur pays (74 %) ; en revanche, leur préférence quant à l'intérêt de l'enseignement est partagée, contrairement aux Allemands qui préfèrent l'enseignement en Allemagne⁶.

Ce n'est pas « l'amusement » qui est recherché et désiré par les Français, mais le travail. Et c'est le travail qui donne du plaisir. Cette caractéristique semble constitutive du rapport au travail scolaire des « vrais lycéens ».

Dans leurs discours, les Français attendent de l'enseignant que, dans un même mouvement, il les stimule et les contraigne au travail. Or, ils constatent qu'en Allemagne les enseignants stimulent les élèves, mais ces derniers sont libres de réagir ou non à ces stimulations ; l'enseignant contraint beaucoup moins qu'en France. Certains Allemands, quant à eux, trouvent intéressant qu'en France l'élève doive travailler indépendamment de son humeur.

b. Des « vacances » en Allemagne

En Allemagne, « c'est les vacances ! » (Marie, F)

Au cours de nos entretiens, les Français comparent très régulièrement l'école en Allemagne à des vacances. Comme les Allemands n'écrivent pas en cours, prennent peu de notes, ont peu de pression, des temps libres importants, et peu de devoirs à faire, pour certains Français, ils « ne travaillent presque pas [et] on se croirait en vacances » (Paul, F). La liberté dont bénéficient les Français en Allemagne est comparable à celle dont ils disposent lorsqu'ils sont en vacances. Pour de très nombreux Français, l'Allemagne, « ça fait un peu vacances », « c'est pas fait pour travailler », « c'est bien pour se décontracter », « j'étais assez les doigts de pied en éventail » (Gwenaëlle, F). En fin de compte, « c'est souvent comme en colo ». Les Français ont l'impression « d'avoir le cerveau léger » (Anne, F). Mais cette sensation agréable « ne peut pas durer » (Anne, F). De fait, les vacances ont toujours une fin, comme « les meilleures choses ».

Pour plusieurs, ce ne sont pas les vacances qu'ils préfèrent. Ils ont besoin de plus de stimulation intellectuelle. Et, pour certains, qui ont peur de perdre leurs repères, cela peut

⁶ Réalisé à partir des résultats du questionnaire envoyé à la suite de l'immersion.

même être angoissant. Ces adolescents sont relativement préoccupés par leurs études supérieures et le fait de peu travailler en Allemagne les inquiète pour leur avenir.

Quelques Français, cependant, ne comparent pas l'école en Allemagne à des vacances, de même que quelques Allemands estiment que les Français n'ont pas tant de travail que cela et qu'on travaille plus en Allemagne. Cette impression est partagée particulièrement par les Allemands qui sont en série littéraire en France. De façon grossière, nous constatons deux grands types de discours des Allemands quant à l'expérience scolaire française, en fonction du fait qu'ils fréquentent les séries littéraires ou scientifiques en France.

Plusieurs Allemands expliquent par ailleurs, dans le cadre de l'entretien, que, contrairement à ce que pensent certains Français, les Allemands ne sont pas « fainéants »⁷, mais qu'ils travaillent différemment, beaucoup plus à partir de l'oral et de l'implication en cours.

Quelques Français, en venant en Allemagne, pensaient qu'ils n'auraient presque pas de devoirs, qu'ils allaient pouvoir faire une multitude de choses avec leur correspondant. En fait, ils se retrouvent avec un correspondant qui ne fait que travailler et ils s'ennuient. Plusieurs Français sont d'ailleurs très fortement surpris que leur correspondant passe tous ses après-midi à faire ses devoirs : certains Allemands ne sortent pas et ont le même rythme que les Français en France. Nous remarquons toutefois que le discours des adolescents est assez complexe et ambivalent quant au rythme de travail des Allemands : « Ma “corres”, elle travaille tout le temps. Elle passe trois heures, par exemple, sur une analyse de théorème et puis... je trouve qu'ils ont moins de devoirs qu'en France... » (Martine, F)

3. NIVEAU SCOLAIRE, LE « MYSTÈRE ALLEMAND »

Et puis je sais pas comment ils y arrivent, mais ils travaillent beaucoup moins, et ils ont des meilleurs résultats, c'est bizarre quand même. [...] C'est pas normal non plus. [...] Nous, les Français, on travaille beaucoup plus que les Allemands et... on est moins bons quand même. (Gaëlle, F)

La très grande majorité des élèves – allemands comme français – estime que le niveau scolaire des Allemands est au moins identique à celui des Français⁸, exception faite de l'anglais, où tous s'accordent à dire que le niveau des Allemands est largement supérieur. Et quelques élèves estiment que les Français en « S » ont un niveau supérieur aux Allemands dans les matières scientifiques.

⁷ « Faul ».

⁸ Tous ne sont pas de cet avis : pour quelques Français, les Allemands sont « un tout petit peu moins avancés » (René, F) ; pour d'autres, au contraire (Français comme Allemands), les Allemands ont un meilleur niveau.

Une question s'impose alors à tous les Français : « Je me demande pourquoi nous, on est obligés d'autant travailler pour avoir le même niveau ? » (Amélie, F) Cette question du rapport entre le travail et le niveau scolaire est un mystère pour de nombreux élèves pour qui il y a un manque de « logique » :

C'est vrai que si on travaille plus, normalement on doit avoir de meilleurs résultats. Si on travaille toute la journée et si le soir on a encore du travail, logiquement on devrait avoir de meilleurs résultats. Mais non, en fait, le niveau est plus élevé en Allemagne, c'est pas logique, quoi. (Gaëlle, F)

Pour les Allemands, si les Français travaillent autant, « c'est débile en fait [...] ça n'apporte rien en fin de compte⁹ » (Marlene, A). En effet, « quand tu peux avoir le même niveau en apprenant uniquement pendant les matinées, je trouve ça débile d'être assis toute la journée ou tout le week-end¹⁰ » (Marlene, A). Les Français ont « l'impression que ça leur vient du ciel » (Marie, F). Comment les Allemands apprennent-ils ? Comment font-ils pour connaître tout ce qu'ils savent ? « J'ai pas l'impression qu'ils apprennent, mais je vois les résultats, donc je fais : “mais comment ils font ?” »

Presque tous les Français font le constat du bon niveau des Allemands par rapport au peu de temps consacré au travail : « Ils arrivent à apprendre plein de trucs mais ils travaillent presque pas, enfin je trouve ! Ils n'écrivent presque pas, et ils arrivent à avoir un niveau élevé, c'est que ça marche. » (Paul, F). Questionnement qui est aussi partagé par les Allemands : « Je n'ai aucune idée. Personnellement je ne comprends pas, je n'ai aucune idée¹¹. » (Louisa, A) La difficulté d'Ariane à expliquer ce que les Allemands ont fait en cours est, à cet effet, assez éloquente :

Je sais pas comment ça se fait mais... ils parlent beaucoup entre eux, on a rien fait d'écrit à part juste un exercice, il fallait, je sais pas, il y avait des photos... il fallait dire... ce qu'on pensait. C'était sur les États-Unis avec la circulation, enfin, il y avait un texte à écrire. En fait, on n'a jamais eu de trucs écrits à faire, c'était juste, l'écoute d'un texte ou parler à l'oral d'un sujet ou d'un autre. Ils se débrouillent je sais pas comment, mais ils y arrivent. (Ariane, F)

À la question des causes de cette énigme, de nombreux adolescents répondent quelque chose du type « alors là, j'en sais rien. Mais je comprends pas, c'est pour ça, c'est pas normal » (Gaëlle, F). Cependant, nombreux sont ceux qui – de façon parfois très dubitative – se risquent à quelques explications : les Allemands ont une année de plus de scolarité jusqu'au bac, ce qui leur permet d'apprendre plus de choses ; ils apprennent tout en cours avec les enseignants, tandis que les Français étudient seuls, chez eux, à partir de l'enseignement

9 « *eigentlich doof, [...] das bringt eigentlich nichts* ».

10 « *wenn ich das gleiche Niveau haben kann, wenn ich nur vormittags lerne, dann finde ich es doof, da den ganzen Tag zu sitzen, oder das ganze Wochenende zu sitzen.* »

11 « *Ich hab da keine Ahnung. Ich verstehe das selbst nicht, ich habe keine Ahnung.* »

magistral de l'enseignant ; les classes sont beaucoup moins nombreuses en Allemagne, permettant un meilleur approfondissement en cours ; le rythme est tellement intensif en France que plusieurs élèves ne travaillent pas chez eux. Il est arrivé que l'un ou l'autre Français envisage la possibilité que les connaissances des Allemands leur viennent, entre autres, de leurs lectures.

Pour certains adolescents, estimer le niveau des élèves étrangers n'est pas simple : la régionalisation du système scolaire allemand et les différences de niveaux entre les *Länder* rendent la généralisation complexe. Pour d'autres, il est difficile de dissocier des comportements qui leur semblent inhabituels – comme boire et manger en classe – d'un mauvais niveau. Enfin, certains ont « du mal à s'y retrouver parce qu'ils désignent les choses par des choses différentes donc, du coup, on ne sait pas vraiment ce qu'ils savent » (Alexandra, F). Quelques-uns, enfin, comparent les niveaux de façon indirecte : « [...] les ingénieurs allemands ne sont pas moins bons que les ingénieurs français » (Sophia, F), cela signifie certainement que les niveaux entre les élèves sont équivalents. De leur côté, les Allemands font référence à l'étude PISA, qu'ils semblent connaître dans le détail, alors que les Français, ont découvert cette étude lors de leur immersion en Allemagne. D'ailleurs, plusieurs ne comprennent pas les résultats des Allemands qui, « apparemment, [...] étaient plutôt mal classés » (Sarah, F) ; cela ne correspond pas à leur expérience de l'école en Allemagne.

Nous pouvons évoquer deux raisons à ce mystère du niveau des Allemands : la non-visibilité du travail des Allemands pour les Français et la non-équivalence entre un élève d'un lycée en France et d'un *Gymnasium* en Allemagne, où la sélection à l'entrée est beaucoup plus conséquente en raison de l'orientation des élèves dans trois filières. De plus, comme il y a plus d'élèves allemands qui postulent pour la participation au programme Voltaire que d'élèves français – où, globalement, en France, tous ceux qui ont franchi les barrières de sélection du lycée sont acceptés –, il est possible que les correspondants des Français soient particulièrement de bons élèves (plusieurs ont précisé que leur correspondant était « une grosse tête »), faussant ainsi leur représentation des Allemands.

4. VISIBILITÉ DU TRAVAIL

La question de la visibilité du travail n'est pas négligeable dans l'expérience scolaire française. Dans ce pays, c'est l'ensemble du travail scolaire qui est visible : l'enseignant donne des directives précises, les élèves ont des exercices à faire qui seront ensuite vérifiés.

En Allemagne, le travail réalisé par les élèves est moins directement perceptible : il arrive que l'enseignant donne des exercices précis à faire, mais il est fréquent qu'il ne fasse que suggérer des exercices ou la lecture d'un ouvrage. Les élèves étant également plus acteurs de leur formation, ils peuvent d'eux-mêmes décider d'effectuer des recherches sur une thématique de leur choix en vue de la réalisation d'un exposé.

a. Visibilité du travail en cours

Une fois de retour en France, à la suite de son expérience d'immersion, Justine (F) perçoit que le « bordel » en Allemagne n'était pas le même « bordel » qu'en France, sans pour autant pouvoir lui donner un sens :

Je sais pas vraiment si c'est du bordel comme on en entend nous, ou si c'est... si c'est un bordel par rapport au travail. Peut-être qu'ils travaillaient en fait. Je ne sais pas, j'ai pas réussi à voir s'ils travaillaient ou pas. J'avais l'impression qu'ils travaillaient mais j'avais l'impression que c'était n'importe quoi.

De fait, il est difficile pour certains élèves d'exprimer ce qui diffère en Allemagne. Julie (F), par exemple, commence par l'affirmation « qu'en France c'est sérieux [et] c'est très carré » et, après un développement, conclut par la même affirmation : « [...] ici, ça me paraît plus carré », sans pouvoir dire, malgré les questions de l'interlocuteur, en quoi en « Allemagne, c'était moins carré ». Elle perçoit qu'il se passait quelque chose durant les cours, mais quelque chose qu'elle ne peut nommer. Il est difficile pour Julie de voir le cadre de travail comme la réalisation du travail en Allemagne, même si elle laisse supposer que ce qui se déroulait en classe ressemblait à du travail, puisque ce n'était pas des vacances pour les Allemands (même si cela l'était pour elle). Il est difficile, pour les Français, de voir le travail réalisé, car le dispositif diffère de l'enseignement magistral auquel ils sont habitués. Lorsque l'enseignant n'est pas le seul à disposer de la parole, il « ne fait pas cours » : « Ils faisaient des choses, mais on faisait pas cours. [...] Je sais pas, je sais pas vraiment, elle écrivait des choses au tableau [...] ils faisaient des choses, c'était souvent des trucs en groupes » (Justine, F).

En France, il « faut que le prof il voie que tu bosses. En fait, c'est ça. Faut que le prof voie qu'on bosse » (Cécile, F) : la dimension du paraître occupe une place non négligeable. Nous constatons donc une réelle mise en scène du travail : ce qui est fait doit être su. Les devoirs à faire à la maison servent ici d'« attestation » du travail réalisé. Ils fonctionnent comme le garant qu'un travail a eu lieu. De la même façon, nous remarquons, dans le discours des adolescents, que la prise de notes durant le cours est essentielle pour les Français et superflue pour les Allemands, qui n'ont pas besoin de garder une trace de ce qui a été dit et du travail réalisé. Ainsi, la mise en scène de soi est partie intégrante de la performance en France.

Par ailleurs, les Français ont besoin de temps pour voir le travail réalisé en cours en Allemagne. En effet, une grande partie des Français qui étaient déjà allés en Allemagne ont constaté une différence entre leurs précédents échanges de courte durée et leur immersion de six mois (où les élèves étaient très indisciplinés et irrespectueux). Des adolescents qui n'avaient jamais vu leur correspondant faire leurs devoirs lors de leur premier échange de dix jours ont constaté que leur « binôme Voltaire » travaillait énormément. Cela s'explique vraisemblablement par une meilleure compréhension des logiques de l'expérience scolaire allemande due à une immersion plus longue : le travail en Allemagne devient plus visible après six mois. Il faut du temps aux Français pour décrypter ce qui ressemble parfois à un immense « bordel » dans la classe allemande. Ces changements de perception sont également dus à une sélection plus forte des élèves des *Gymnasien* par opposition aux élèves des *Realschulen*, *Hauptschulen* et *Gesamtschulen*.

b. Visibilité du travail à la maison

Les adolescents français ont des difficultés à cerner le travail scolaire en Allemagne, moins visible qu'en France et s'effectuant moins dans l'effort et la pénibilité. Certains d'entre eux expliquent que les Allemands ne travaillent pas les après-midi : ils font des recherches sur Internet ou lisent des ouvrages pour leurs cours !

La façon de reconnaître le travail fourni par les Allemands est parfois très ambivalente, comme nous le constatons avec Lucie (F), qui précise que « les devoirs, c'est pas vraiment dit. Pour ça, ils sont plus autonomes, par exemple, en France, si on ne dit pas d'apprendre la leçon, on ne va pas l'apprendre. Tandis qu'ici, pour eux, ça coule de source, ils ouvrent leurs cahiers, ils relisent ce qu'on a fait le jour ».

Le travail réalisé spontanément à la maison par les élèves ne constitue pas des « devoirs » au sens propre – ce n'est pas obligatoire, ce n'est pas de l'ordre du devoir. Pour les Français, les devoirs sont les exercices imposés par l'enseignant qui seront vérifiés le lendemain. Lorsqu'un élève apprend sa leçon, il ne fait pas ses devoirs, il travaille. Ainsi, les Allemands qui n'ont pas de devoirs peuvent parfois travailler de façon importante.

c. « Vrai travail » et garantie du travail réalisé

Les Français minimalisent parfois le travail demandé aux élèves allemands, qui ne leur paraît pas être du « vrai travail ». Ils dissocient ce qui est de l'ordre du « vrai travail » de ce qui ne l'est pas. Pour nombre d'entre eux – qui, comme ils nous l'expliquent, lisent peu par manque

de temps –, la lecture n'est pas du travail. Apprendre des règles de grammaire, en revanche, oui :

[Pour moi le travail] par exemple, en langue, c'est d'avoir les bases, c'est-à-dire la grammaire, comment construire une phrase, comment apprendre à formuler pour la vie de tous les jours. Par exemple, lire un livre, je ne pense pas que ce soit trop du travail ça. (René, F)

Si la lecture n'est pas appréhendée comme du travail par les Français, c'est à la fois parce qu'après avoir lu un livre il leur est difficile de décrire les apprentissages réalisés et parce qu'ils n'en ont pas la garantie ou l'attestation (contrairement à l'apprentissage d'une règle de grammaire qu'il est possible de réciter). Les Allemands, quant à eux, sont moins confrontés à cette nécessité de savoir s'ils ont appris quelque chose après avoir travaillé. En effet, cette idée de rentabilité immédiate – travailler pour avoir une bonne note lors de l'interrogation – est moins prédominante en Allemagne.

Plusieurs critères caractérisent à leurs yeux un « vrai travail ». Tout d'abord, il est rare qu'un « vrai travail » se fasse indépendamment de toute souffrance, comme nous le constatons tout au long des entretiens avec les Français : « Le système français est plus dur. Quand on revient d'une journée, on est vraiment crevés. Les cours, c'est vraiment pas drôle, mais c'est sûr que c'est plus efficace. » (Marylène, F) Être fatigué à la fin de la journée est donc un gage du travail réalisé.

De plus, la dimension de la contrainte est importante. Plusieurs adolescents parlent d'eux-mêmes comme devant être « éduqués », voire « dressés », dans le rapport au travail. Ils précisent ainsi que s'ils n'étaient pas obligés de travailler, ils ne le feraient pas, et c'est pourquoi ils préfèrent le système français, qui les contraint. Cécile (F) a besoin pour travailler du « petit coup de fouet qui dit “Apprends, apprend, sinon, tu vas avoir une sale note !” ». Les élèves sont capables d'une grande exigence, voire de violence à l'égard d'eux-mêmes dans leur rapport au travail. Ils ont parfaitement intégré « qu'il faut travailler » (une des injonctions majeures du système scolaire français) sous la contrainte. Ainsi, pour les Français, ce qui authentifie un « vrai travail » est parfois davantage la contrainte que la quantité ou la qualité des apprentissages réalisés.

L'expérience interculturelle agit comme un révélateur mettant en exergue la dimension culturelle de l'expérience scolaire française et le fait qu'il soit possible de penser autrement l'école et l'éducation.